RB155, 521

Library

of the

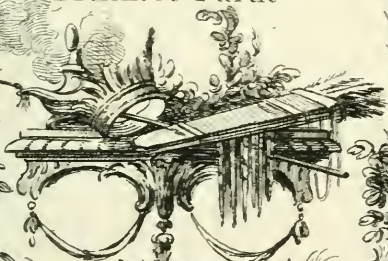
University of Toronto

LETTRES
d'Une
PERUVIENNE.

NOUVELLE EDITION

Augmentée de plusieurs Lettres, et d'une Introduction à l'Histoire

Premiere Partie



A PARIS.
Chez Duchesne Libraire rue St. Jacques au dessus des Mathurins, au Temple du Gout.

Avec Approbation et Privilege du Roy.
M.D.C.C.L.II.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/g1752lettresdun01graf

AVERTISSEMENT.

SI la vérité, qui s'écarte du vraiſemblable, perd ordinairement ſon crédit aux yeux de la raiſon, ce n'eſt pas ſans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant ſon Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en préſentant au Public les Lettres d'une jeune Peruvienne, dont le ſtile & les penſées

ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique; & le ſentiment du reſpect ne s'éloigne guères de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, qu'autant que leurs

mœurs imitent les nôtres, que leur langue ſe rapproche de notre idiome. Comment peut-on être Perſan. *

Nous mépriſons les Indiens; à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux; cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde; nous y trouvons par-tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur Philoſophie.

* Lettres Perſannes.

Un de nos plus grands Poëtes, a crayonné les mœurs Indiennes dans un Poëme Dramatique, qui a dû contribuer à les faire connoître. *

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractere de ces peuples, il ſemble qu'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t'il des yeux ?

* Alzire.

Rien ne raſſure contre ſon jugement, & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon Empire étoit ſans bornes.

Il ſemble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-méme : on devinera aiſément, qu'étant compoſées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous ſont également inconnues, le recueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer un grand nombre de figures hors d'uſage dans

notre ſtile : on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir, ſans rien changer au fond de la penſée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits Métaphiſiques, qui auroient pû paroître obſcurs. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

aux Lettres Peruviennes.

IL n'y a point de Peuple, dont les connoiſſances ſur ſon origine & ſon antiquité ſoient auſſi bornées que celles des Peruviens. Leurs Annales renferment à peine l'hiſtoire de quatre Siecles.

Mancocapac, ſelon la tradition de ces Peuples, fut leur Légiſlateur, & leur premier Inca. Le Soleil, diſoit-il, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis longtems, leur envoya du Ciel deux de ſes enfans, un fils & une fille pour leur donner des Loix, & les engager, en formant des Villes & en cultivant la terre, à devenir des hommes raiſonnables.

C'eſt donc à *Mancocapac* & à ſa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco* que les Peruviens doivent les principes, les mœurs & les Arts, qui en avoient fait un Peuple heureux, lorſque l'avarice du ſein d'un monde, dont ils ne ſoupçonnoient pas même l'exiſtence, jetta ſur leurs Terres des Tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur ſiecle.

Les circonſtances où ſe trouvoient les Peruviens lors

de la deſcente des Eſpagnols ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien Oracle qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leurs Païs des Hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vû, qui envahiroient leur Royaume & détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Aſtronomie fut une des principales connoiſſances des Peruviens, ils

s'effrayoient des prodiges, ainſi que bien d'autres Peuples. Trois cercles qu'on avoit aperçûs autour de la Lune, & ſur-tout quelques Cometes, avoient répandu la terreur parmi eux, une Aigle pourſuivie par d'autres Oiſeaux, la Mer ſortie de ſes bornes, tout enfin rendoit l'oracle auſſi infaillible que funeſte.

Le Fils aîné du Septiéme des Incas, dont le nom annonçoit dans la langue Peruvienne la fatalité de ſon

époque * avoit vû autrefois une figure fort différente de celle des Peruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le Spectre juſqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laiſſe. Tout cela avoit effrayé le jeune Prince à qui le Phantôme avoit dit qu'il étoit Fils du Soleil, Frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appelloit Viracocha. Cette Fa-

* Il s'appelloit *Yahuarhuocac*, ce qui ſignifioit littéralement, *Pleure-Sang*.

ble ridicule s'étoit malheureuſement conſervée parmi les Peruviens ; & dès qu'ils virent les Eſpagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes & montés ſur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'eſpece, ils crurent voir en eux les Fils de ce Viracocha, qui s'étoit dit Fils du Soleil, & c'eſt de-là que l'Uſurpateur ſe fit donner par les Ambaſſadeurs qu'il leur envoya le titre de deſcendant du Dieu qu'ils adoroient :

tout fléchit devant eux, le Peuple eſt par-tout le même. Les Eſpagnols furent reconnus preſque généralement pour des Dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus conſidérables & les hommages les plus humilians.

Les Peruviens s'étant apperçûs que les chevaux des Eſpagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monſtres domptés qui partageoient leur reſpect & peut-être leur culte, ſe nour-

riſſoient de métaux, ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils poſſédoient, & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On ſe borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Eſpagnols à les ſéduire.

Quelque hommage que les Peruviens euſſent rendus à leurs Tyrans, ils avoient trop laiſſé voir leurs immenſes richeſſes pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un Peuple entier, ſoumis & demandant grace fut paſſé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laiſſerent les Eſpagnols les Maîtres abſolus des tréſors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires* (s'écrie Montagne, * en ſe rappellant le vil objet de ces conquêtes) *jamais l'ambition* (ajoûte-t-il) *jamais les inimitiés publiques ne pouſſerent*

* Tom. V. Chap. VI. des Coches.

les hommes les uns contre les autres à ſi horribles hoſtilités ou calamités ſi miſérables.

C'eſt ainſi que les Peruviens furent les triſtes victimes d'un Peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des eſpaces infinis avoient ſéparé les Villes du Soleil de notre monde, elles

en devinrent la proye & le domaine le plus précieux.

Quel ſpectacle pour les Eſpagnols, que les jardins du Temple du Soleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du Temple revêtus du même Métal ; un nombre infini de Statues couvertes de pierres précieuſes, & quantité d'autres richeſſes inconnues juſqu'alors, éblouirent les Conquérans de ce Peuple infortuné,

en donnant un libre cours à leurs cruautés. Ils oublierent que les Peruviens étoient des hommes.

Une analyſe auſſi courte des mœurs de ces Peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue néceſſaire aux Lettres qui vont ſuivre.

Ces Peuples étoient en général francs & humains, l'attachement qu'ils avoient pour leur Religion les ren-

doient obſervateurs rigides des Loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, Fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet Aſtre fut le ſeul Dieu auquel ils euſſent érigé des Temples, ils reconnoiſſoient au-deſſus de lui un Dieu Créateur, qu'ils appelloient *Pachacamac*, c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de Pachacamac, ne ſe prononçoit que rarement & avec des ſignes de l'admiration la plus grande. Ils

avoient auſſi beaucoup de vénération pour la Lune qu'ils traitoient de femme & de ſœur du Soleil. Ils la regardoient comme la mere de toutes choſes ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle cauſeroit la deſtruction du monde, en ſe laiſſant tomber ſur la terre qu'elle anéantiroit par ſa chute. Le tonnerre qu'ils appelloient *Ɣalpor*, les éclairs & la foudre paſſoient parmi eux pour les miniſtres de la juſtice du Soleil, & cette

idée ne contribua pas peu au ſaint reſpect que leur inſpirerent les premiers Eſpagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des inſtrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Peruviens, ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

L'or & tout ce qu'ils avoient de plus précieux compoſoient

compoſoient les offrandes qu'ils faiſoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on préſentoit dans une coupe du Mays, eſpéce de liqueur forte, que les Peruviens ſçavoient extraire d'une de leurs plantes, & dont ils buvoient juſqu'à l'yvreſſe après les ſacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple ſuperbe du Soleil. L'Inca regnant, qu'on appelloit le Capa-Inca, avoit ſeul droit de les faire ouvrir;

c'étoit à lui ſeul auſſi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges conſacrées au Soleil y étoient élevées preſque en naiſſant, & y gardoient une perpétuelle virginité, ſous la conduite de leurs *Mamas*, ou Gouvernantes, à moins que les loix ne les deſtinaſſent à épouſer des Incas, qui devoient toujours s'unir à leurs ſœurs, ou à leur défaut à la premiere Princeſſe du Sang, qui étoit Vier-

ge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges, étoit de travailler aux Diadêmes des Incas, dont une eſpece de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le Temple étoit orné des différentes Idoles des Peuples qu'avoient ſoumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richeſſe des Métaux & des Pierres précieuſes dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat digne du Dieu qu'on y ſervoit.

L'obéiſſance & le reſpect des Peruviens pour leurs Rois, étoient fondés ſur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois. Mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le fruit de leurs propres vertus, & de l'équité des Incas.

On élevoit la jeuneſſe avec tous les ſoins qu'exigeoit l'heureuſe ſimplicité de leur morale. La ſubordination n'effrayoit point les eſprits, parce qu'on en mon-

troit la néceſſité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modeſtie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les inſtruire, arrêtoient les progrès d'une paſſion naiſſante, * ou les faiſoient tourner au bien de la

* Voyez les Cérémonies & Coutumes Religieuſes. Diſſertations ſur les Peuples de l'Amérique. Chap. 13.

ſocieté. Il eſt des vertus qui en ſuppoſent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Peruviens, il ſuffit de dire qu'avant la deſcente des Eſpagnols, il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philoſophes de cette nation, enſeignoient à la jeuneſſe les découvertes qu'on avoit faites dans les ſciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard, mais elle étoit dans la force de ſon bonheur.

Les Peruviens avoient moins de lumieres, moins de connoiſſances, moins d'arts que nous, & cependant ils en avoient aſſez pour ne manquer d'aucune choſe néceſſaire. Les Quappas ou les Quipos * leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auſquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés,

* Les Quipos du Perou étoient auſſi en uſage parmi pluſieurs Peuples de l'Amérique Méridionale.

leur rappelloient, par des nœuds placés de diſtance en diſtance, les choſes dont ils vouloient ſe reſſouvenir. Ils leurs ſervoient d'Annales, de Codes, de Rituels, de Cérémonies, &c. Ils avoient des Officiers publics, appellés *Quipocamaios*, à la garde deſquels les Quipos étoient confiés. Les Finances, les Comptes, les Tributs, toutes les affaires, toutes les combinaiſons étoient auſſi aiſément traités avec les Quipos, qu'ils auroient pû

l'être par l'uſage de l'écriture.

Le ſage Légiſlateur du Perou, Mancocapac avoit rendu ſacrée la culture des terres; elle s'y faiſoit en commun, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſance. Des canaux d'une étendue prodigieuſe, diſtribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité. Mais ce qui peut à peine ſe concevoir, c'eſt que ſans aucun inſtrument de fer, ni d'acier, & à force de bras ſeulement, les

Peruviens avoient pû renverſer des rochers, traverſer des montagnes les plus hautes pour conduire leurs ſuperbes Aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On ſçavoit au Perou autant de Géometrie qu'il en falloit pour la meſure & le partage des Terres. La Médecine y étoit une ſcience ignorée, quoiqu'on y eût l'uſage de quelques ſecrets pour certains accidens particuliers. *Garcilaſſo* dit, qu'ils avoient

une ſorte de Muſique, & même quelque genre de Poëſie. Leurs Poëtes qu'ils appelloient *Haſavec*, compoſoient des eſpéces de Tragédies & des Comédies que les fils des *Caciques* (*a*), ou des *Curacas* (*b*) repréſentoient pendant les fêtes devant les Incas & toute la Cour.

(*a*) Caciques, eſpeces de Gouverneurs de Province.

(*b*) Souverains d'une petite contrée; ils ne ſe préſentoient jamais devant les Incas & les Reines, ſans leur offrir un tribut des Curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

La morale & la ſcience des loix utiles au bien de la ſocieté, étoient donc les ſeules choſes que les Peruviens euſſent appris avec quelque ſuccès. *Il faut avouer* (dit un Hiſtorien *) *qu'ils ont fait de ſi grandes choſes, & établi une ſi bonne police, qu'il ſe trouvera peu de nations qui puiſſent ſe vanter de l'avoir emporté ſur eux en ce point.*

* Puffendorf, Introd. à l'Hiſt.

LETTRES
D'UNE PERUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attens que tu viennes briſer les chaî-

nes de mon eſclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; & ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô, mon cher Aza ! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible

(qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos Citoyens, ignorant la langue de ces hommes feroces dont je porte les fers : je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes;

ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point émû aux ſignes de la douleur? Quel deſert aride a vû naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante? Les Barbares Maîtres d'*Yalpor*,* fiers de la puiſſance d'exterminer! la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza! comment échapperas-tu à leur fureur? où es-tu? que faits-tu? ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas! que la mienne eſt changée! comment ſe peut-il,

* Nom du Tonnerre.

que

que des jours ſi ſemblables entr'eux, ayent par rapport à nous de ſi funeſtes différences? Le tems s'écoule; les ténébres ſuccédent à la lumiere; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſçais, ô délices de mon cœur! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes

Quipos *; & profitant du ſilence qui regnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de Cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos ſenti-

* Un grand nombre de petits Cordons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient au défaut de l'écriture pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les Actions mémorables de leurs Incas.

mens, comme il étoit autrefois l'interprête de nos penſées, pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au Soleil de mes jours ; je cachai précipitamment *mes Quipos* ſous un pan de ma robbe, & je courus au-devant de tes pas.

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple enſanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des ſoldats furieux pourſuivans nos Vierges éperduës & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage; nos *Mamas* * expirantes ſous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment.

* Eſpéce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel & preſque involontaire, rangée derriere l'autel que je tenois embraſſé. Là immobile de ſaiſiſſement, je voyois paſſer ces barbares; la crainte d'être apperçue arrêtoit juſqu'à ma reſpiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté à la vûe des ornemens précieux répandus dans le Temple; qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage; & qu'ils arrachoient juſqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie,

& que ne m'y oppoſant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le deſſein de ſortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca* * du ſecours & un azile pour mes Compagnes & pour moi: mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore! ces impies oſerent porter leurs mains ſacriléges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois, le ſeüil

* Nom genérique des Incas regnans.

de la porte Céleſte que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté ; * au lieu des fleurs que l'on auroit ſemées ſous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de ſang & de mourans ; au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi, eſclave de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon ; la place que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoutien de ma vie,

* Les Vierges conſacrées au Soleil, entroient dans le Temple preſque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

que tant des maux me ſeront legers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſçais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſéde, mon cher Aza, c'eſt aujourd'hui le ſeul tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de ton ſort. Hélas ! par quelle voye pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même ſentiment qui nous fit inven-

ter

ter leur uſage, nous ſuggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza; je donnerois tous les jours, que le Soleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence. Il te verra, mon cher Aza! Le ſon de ta voix frappera ſon ame de reſpect & de crainte. Il porteroit dans la mienne la joye & le bonheur. Il te verra certain de ta vie : il la bénira en ta préſence; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de ſon retour déſe-

* Meſſager.

chera mon ſang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des ames tendres ſont raſſemblés dans mon cœur : un moment de ta vûe les diſſiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIÉME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux Citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachammac* * prolonge ſes années, en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſont ouverts; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame

* Le Dieu créateur, plus puiſſant que le Soleil.

s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une Mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes déſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours; ils ſont en ſûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes, le plaiſir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec tranſport la délicieuſe confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainſi que la Roſe tire ſa brillante couleur des

rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans l'ignorance à laquelle mon ſexe eſt condamné. Mais ton ame ſupérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus, tu en as franchi les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas* *

* Philoſophes Indiens.

ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le déſir de te plaire, aurois-je pû me réſoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le déſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuſes ; je ne ſerois que l'objet de tes yeux ; l'abſence m'auroit déja effacée de ton ſouvenir.

Hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joye diſparoît, l'horreur me

ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon ſecours ; tu es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, ces Peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, ne te laiſſent pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit, tu crois ſincéres, les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprête, parce que tes paroles ſont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage ; moi qu'ils ne trou-

vent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au Peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achette ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une

cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendreſſe. Tu ſeras plus Roi en regnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéïſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes mains, tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, cher ame de ma vie, tu t'es plaint des

* Le Diadême des Incas étoit une eſpéce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes visites étoient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes Sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'est point changé, pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza, qui regna dans mon ame au premier moment de sa vûe ; je me rappelle ce jour fortuné, où ton Pere, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réservé à lui

ſeul, d'entrer dans l'intérieur du Temple ; * je me repréſente le ſpectacle agréable de nos Vierges raſſemblées, dont la beauté recevoit un nouveau luſtre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la ſimétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil Levant, dont la tendre lumiere prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs; une joie bril-

* L'Incas regnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

lante éclatoit dans les tiens; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca*: l'étonnement & le ſilence regnoient de toutes parts. Je ne ſçais quelles étoient les penſées de mes Compagnes; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûe; mais tu tournas tes pas vers moi, le reſpect me retint.

O, mon cher Aza, le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher! Le ſon de ta voix,

ainſi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui ſe rencontrerent, & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit

notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répanduë & ſentie, avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime Théologie de nos *Cucipatas*, (*a*) je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine, je crus que le Soleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, qu'il me choiſiſſoit pour ſon épouſe d'élite : (*b*) j'en ſoupirai, mais

(*a*) Prêtres du Soleil.

(*b*) Il y avoit une Vierge choiſie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi! tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes Compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles! je ne pus ſoutenir leur préſence; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entre-elles, vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton

Empire, * mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue ; accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associe-

* Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouser leurs sœurs, & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere Princesse du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

roit

roit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos déſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O, mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte! Hélas, le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu ſi fu-

neſte ? Quel Dieu pourſuit ainſi l'innocence & la vertu ? Ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza ! . . .

LETTRE TROISIÉME.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours ; c'eſt toi qui me rappelles à la vie ; voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens ! Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie,

& je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidéle *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne ſçais par quel chemin on me conduiſit; on ne marchoit que la nuit, & le jour on s'arrêtoit dans des déſerts arides, ſans chercher aucune retraite. Bientôt ſuccombant à la fatigue, on me fit porter par je ne ſçais quels *Hamas*, dont les mouvemens me fatiguoient preſqu'autant que ſi j'euſſe marché moi-même. Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces Barbares me porterent ſur leurs bras dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere priſon. Mais,

mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un enfant du Soleil! * Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit; cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'avoit jamais menti.

prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpa :* notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera,

lorſque la Lune en tombant, réduira l'univers en pouſſiere.* Des cris, qui ſe joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrete, ne portoient à mon ame, que l'idée de la deſtruction de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vûe d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle, la force &

* Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

la connoiſſance m'abandonnerent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour

paſſer dans les régions inconnues. *

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur ; fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpéce ; accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déja

* Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que nous éprouvons en nous laiſſant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois preſque plus. Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraye, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoibli par les gradations de douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous por-

te durant la vie à pénétrer dans l'avenir, & même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ſemble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On ceſſe de vivre pour ſoi; on veut ſçavoir comment on vivra dans ce qu'on aime. Ce fut dans un de ces délires de mon ame que je me crus tranſportée dans l'intérieur de ton Palais, j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit ſi vivement ce qui devoit ſe paſſer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de ſentimens, tel qu'un Lys deſſéché par la

brûlante ardeur du Midi. L'amour eſt-il donc quelquefois barbare? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher Arbitre de mon exiſtence? Hélas! qui pourra m'en aſſurer? Je ne ſçais plus où je ſuis, peut-être eſt-ce loin de toi.

Mais duſſions-nous être ſépa-
rés par les eſpaces immenſes
qu'habitent les enfans du So-
leil, le nuage leger de mes
penſées volera ſans ceſſe au-
tour de toi.

LETTRE QUATRIÉME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour

en jour il devient plus pénible ; ſi le tems apporte quelque ſoulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les ſouffrances de mon eſprit. Loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue ; l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les tenir fermés ;

efforts infructueux ! les ténébres volontaires auſquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie toujours bleſſée de la vûe de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le déſir de les exprimer plus violent. L'impoſſibilité de me faire entendre, répand encore juſques ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle !

Hélas ! je croyois déja en-

tendre quelques mots des Sauvages Eſpagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguſte langage; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même Nation; & à la différence de leur maniere, & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les élemens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait

voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux; ceux-ci ſemblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang froid; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* * à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment, où revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confuſion

* *Cacique* eſt une eſpéce de Gouverneur de Province.

inexprimable ; il parut ſurpris de ma réſiſtance, & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit à l'inſtant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même pluſieurs fois par jour, ſi je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon déſavantage.

Cette eſpéce de cérémonie* me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai crû remar-

* Les Indiens n'avoient aucune connoiſſance de la Médecine.

quer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal; mais il faut apparemment être de leur Nation pour en ſentir les effets; car je n'en éprouve que très-peu, je ſouffre toujours d'un feu intérieur qui me conſume; à peine me reſte-t'il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées; la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes

vœux, de ma tendreſſe; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon Ouvrage, je gémis de ton abſence; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas! Quel autre uſage pourrois-je en faire? O, mon cher Aza! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame: quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi; plongée dans un abîme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges,

ils ſont à toi. Tu me chéris; je conſens à vivre. Que feras-tu pour moi? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIÈME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe, mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes dou-

leurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté, une partie de notre chagrin paſſe ſur le viſage de ceux qui nous écoutent; quel qu'en ſoit le motif il ſemble nous ſoulager. Je ne puis me faire entendre, & la gayeté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpéce de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de

mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, & portent la gêne juſques dans mes penſées : il m'arrive ſouvent d'oublier cette heureuſe liberté que la nature nous a donnée de rendre nos ſentimens impénétrables, & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la biſarerie de leur conduite, je me fais une étude gênante d'arranger mes penſées comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractere & de leur façon de penſer à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir la place où je veux être, ils me retiennent par une eſpéce de violence dans ce lit, qui m'eſt devenu inſupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur eſclave, & que leur pouvoir eſt tyrannique.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils témoignent de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de penſer qu'ils me prennent pour

un être d'une eſpéce ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi :* * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondement : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le*

* Le *Raymi* principale fête du Soleil, l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

grand Nom (*a*) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême. (*b*) Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa Nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré; il y joint cet air touché qui précéde les larmes; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame; ces accens

(*a*) Le grand Nom étoit *Pachacamac*, on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

(*b*) On baiſoit le Diadême de *Manco-Capac*, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

qui ſont preſque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le déſir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne ſeroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manco-Capac* * eût apporté ſur la terre les volontés du Soleil ; nos Ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte

* Premier Légiſlateur des Indiens. *Voyez*, l'Hiſtoire des Incas.

ou de plaiſir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux ſignes de mes volontés; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure; j'irois chercher le maître de mon ame; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIÉME.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans reméde, il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes déſirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : Qu'ai-je vû ! Cher Amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expreſſions pour

te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vûe ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flottantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance ? Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de

toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers eſt anéanti pour moi ; il n'eſt plus qu'un vaſte deſert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet

de ma tendreſſe, ſois-en touché, permets que je meure....

Quelle erreur me ſéduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'eſt la timide nature, qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais ç'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets....

Que la Mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vou-

loit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois.....

LETTRE SEPTIÉME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu régnes encore ſur un cœur ; je reſpire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeſte deſſein, il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonſtances d'un projet auſſi-tôt détruit que formé. Oſerois-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raiſon anéantie par le déſeſpoir, ne m'étoit plus d'aucun ſecours ; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vûe ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre Héroïſme ; pour fruit, que le répentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévére punition. Abandonnée à l'amertume des remords, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps

n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joye qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danſes, leurs cris de joye, une liqueur rouge ſemblable au Mays, * dont ils

* Le *Mays* eſt une plante dont les Indiens font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en

boivent abondamment, leur empreſſement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur de l'Aſtre Divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à la joye publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa

préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'yvreſſe après le Sacrifice. *Voyez l'Hiſt. des Incas, t. 2. p. 151.*

ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas que cette illuſion eſt paſſagere, & que les regrets qui la ſuivent ſont durables ! ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIÉME.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce? Le *Cacique* avoit déja eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſée conduire. Ah! mon

cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance!

Par un prodige incompréhenſible, en me faiſant regarder à travers une eſpéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même tems, il m'a fait entendre par des ſignes, qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que ſa vûe étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte;

l'eſpérance, comme un trait de lumiere, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans.* Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes Loix?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes déſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre Hemiſphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

tes bras, un torrent de joye ſe répand dans mon ame, le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis; ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même, eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface?

LETTRE NEUVIÉME.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vûe ſe perdent également par la conſtante uniformité de l'un & de l'autre, ſi les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſpérances marquent celles du tems ; & que ſi elles nous abandonnent ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant, les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie, & je goûte le plaiſir en recouvrant la tranquilité de mon eſprit, de recouvrer la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joye, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent juſqu'à la fatiguer.

fatiguer. Des projets de plaſirs & de bonheur s'y ſuccédent alternativement; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne m'étois point apperçue s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours, j'entens pluſieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyois pas ſçavoir. Ce ne ſont encore que les noms des objets, ils n'expriment point mes penſées & ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flottante *Vaiſſeau*,

& celui de la terre où nous allons, *France.*

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune Contrée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui ; pouvoit-il ſubſiſter longtems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vûe du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet Aſtre divin n'éclaire que ſes enfans ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joye, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux, tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* * bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre, il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien ; j'éprouve à préſent autant de complaiſances de ſa part que j'en éprouvois

* Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Province tributaires des *Incas*.

de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſemens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne repéte ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des

mots de ſa Langue. Dès que j'ai répeté après lui, *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joye ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec tranſport, & avec un air de gayeté tout contraire au ſérieux qui accompagne le culte Divin.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entierement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joye, & de la joye à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſçavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, & je vois, avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues ſeroit-elle celle de

l'ame ? O, cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténébres qui m'environnent.

LETTRE DIXIÉME.

JE ſuis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes déſirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis, tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flottante, que nous

nous ſommes entrés dans une ville bâtie ſur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*, mais les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornemens, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a treſſailli ; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle

ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une reſiſtance impénétrable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu!

L'étonnement me tenoit immobile les yeux attachés ſur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention: je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement; que faut-il penſer des habitans de ce pays? Faut-il les craindre, faut-il les aimer? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſtruit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon eſprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée ſont plus ſavans que tous nos *Anautas*.

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive ; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois

* Servante ou femme de chambre.

autant qu'elles ne le fiſſent pas, leur préſence reveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco* *. Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur ſeul inébranlable ne déſire, n'eſpére, & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

* Capitale du Perou.

LETTRE ONZIÉME.

QUOIQUE j'aye pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir pour acquerir quelque lumiere ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'eſt que les Sauvages de cette Contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique*; ils chantent & danſent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rap-

* Les terres ſe cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſances.

portois à l'oppoſition de leurs uſages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'eſpoir ; mais je me ſouviens que ton auguſte Pere a ſoumis à ſon obéiſſance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en ſeroit-elle pas une ? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclairer, il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vû, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage

de la Langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de ma *China*; c'eſt une foible reſſource, ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpéce de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vûe me déplut, les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorſqu'elles levoient les yeux ſur moi, exciterent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner ſur mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, ſi je ſortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet; je reſtai donc, & portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes & les ris offenſans des autres, j'eus pitié de leur foibleſſe; je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* * s'il n'eût été

* Les *Curacas* étoient des petits Souve-

vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* * de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle! les beaux yeux!* .... un autre homme lui répondit.

Des graces, une taille de Nymphe! .... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots; je ne sçais pas encore leur signification, mais ils expriment

rains d'une Contrée; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

* Nom générique des Princesses.

ſûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le viſage eſt toujours riant.

Le *Cacique* paroiſſoit extrêmement ſatisfait de ce que l'on diſoit ; il ſe tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vûe, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'obſerver pour ne point bleſſer les uſages d'une Nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſçais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impa-

tiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le ſon de leur voix; ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique* qui m'ont tant cauſé d'embarras & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes, il les baiſa même au viſage, ce que je n'avois pas encore vû: les hommes venoient l'embraſſer; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une

promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité; & la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux? Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables; & si mon ame étoit plus

heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE DOUZIÉME.

J'AI passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double

les objets : quoique je dûſſe être accoutumée à ſes effets, je ne pûs encore me garantir de la ſurpriſe, en me voyant comme ſi j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajuſtement ne me déplut pas; peut-être je regretterois d'avantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore pluſieurs bagatelles à ma parure; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems ſans parler: ſa rêverie étoit ſi profonde, qu'il ſe détourna pour laiſſer ſortir la *China*, & ſe remit

à

à ſa place ſans s'en appercevoir ; les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſçavoir la raiſon.

Cependant afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crûs ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſçais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui ; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint

à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ſes bras; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main en prononçant d'une voix émuë. *Non . . . . . le reſpect . . . ſa vertu . . .* & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de ſon état, ne doutant pas que je lui euſſe cauſé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, & je n'oſai plus

lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domeſtiques entrerent pour nous apporter à manger ; il ſe leva, nous mangeâmes enſemble à la maniere accoutumée, ſans qu'il parût d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſur lui ni me ſervir des ſignes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cependant nous mangions dans un tems ſi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que

je compris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main; je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eumes-nous paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité; où il n'y a pas aſſez d'eſpace pour marcher; mais où nous fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*,

la *China* & moi; ce petit endroit eſt agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement, ô, mon cher Aza! que les prodiges ſont familiers dans ce pays! je ſentis cette machine ou cabane, je ne ſçais comment la nommer, je la ſentis ſe mouvoir & changer de place; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flottante: la frayeur me ſaiſit; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes me raſſura en me faiſant voir par une des fenêtres, que cette machine

ſuſpendue aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hamas* * d'une eſpéce qui nous eſt inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſingulieres; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modérent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maîtreſſe du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe

* Nom générique des bêtes.

machine, nous n'en ſortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois pas les beautés de l'univers; quel bien j'avois perdu!

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ſes ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vû des prodiges inventés par les hommes ne m'a point cauſé le

raviſſement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les Campagnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traverſons.

Les yeux parcourent, embraſſent & ſe répoſent tout-à-la fois ſur une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables. On croit ne trouver des bornes à ſa vûe que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte; elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel

Ciel préſente des images, dont la pompe & la magnificence ſurpaſſent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté des nuées tranſparantes aſſemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumiere, dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes: de l'autre un aſtre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive ſur les objets, qui perdant leur activité par l'abſence du Soleil ne frappent plus nos ſens que d'une maniere douce, paiſible & parfaitement armonique avec le ſilence qui regne ſur la terre. Alors reve-

nant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame, nous jouiſſons de l'univers comme le poſſédant ſeul, nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une ſérénité douce nous conduit à des réflexions agréables : & ſi quelques regrets viennent les troubler ils ne naiſſent que de la néceſſité de s'arracher à cette douce reverie pour nous renfermer dans les folles priſons que les hommes ſe ſont faites, & que toute leur induſtrie ne pourra jamais rendre que mépriſable en les comparans aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante

pour me laiſſer contempler à loiſir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de ſatisfaction.

Si les beautés du ciel & de la terre ont un attrait ſi puiſſant ſur notre ame, celles des forêts, plus ſimples & plus touchans, ne m'ont cauſé ni moins de plaiſir ni moins d'étonnement.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza! en y entrant un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénétre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les

yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O, mon cher Aza! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs! Que j'ai déſiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE TREIZIÈME.

ME voici, enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne produiſent que du tourment & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes déſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant que j'en puis juger

par le tems que nous avons employé à traverſer cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées *de Quitu*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a fait de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes; elle me paroît un univers plûtôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner une idée

juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pû les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence. La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere.

Nous la trouvâmes à demi couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal. * Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa ; mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenu un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta ſur moi un regard dédaigneux, & ſans répondre à ce que ſon fils lui

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embrassa aussi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa

la derniere; mais avec une tendreſſe ſi naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit!

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect *, je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſévéres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin, comme ſi la jeune

* Les filles, quoique du ſang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſſimes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens; mais ne pouvant m'exprimer ſelon mes déſirs, je prononçai tout ce que je ſçavois de ſa Langue.

Elle en ſourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpéce d'entretien, quand la *Pallas*

prononça quelques paroles assez haut en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de-là, une vieille femme d'une phisionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens

à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpéce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amerement mon affreuſe deſtinée,

quand je vis entrer ma *China*. Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en fut touchée, ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eût pû m'entendre, je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pû y répondre; ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'eſpérois encore revoir Dé-

terville à l'heure du repas ; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté ſans interruption ; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin. Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mau-

vais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du lit; il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir que j'en ſentois de n'en être point abandonnée; ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Inſenſiblement leur entretien devint plus ſérieux. Sans entendre leurs diſcours, il m'étoit aiſé de juger qu'ils étoient fondés ſur la confiance & l'amitié; je me gardai bien de les interrompre; mais ſi-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclairciſſemens ſur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire

naire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes réponſes, fut que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit Céline, qu'elle étoit ſa ſœur, que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit ſon frere aîné, & l'autre jeune femme l'épouſe de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique*; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du tems, deſtiné au repos, à m'entretenir avec toi, c'eſt tout mon bien, c'eſt toute

ma joie, c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je développe mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE QUATORZIÉME.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui ſe change & ſe renouvelle à tout moment ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées; mais ſi je perds pour quelques

inſtans cette attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bien-tôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vû des Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le

tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir ; ſoit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jettant les yeux ſur moi, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe

donnoient, la richeſſe des habits de la femme, me la faiſant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui*; * je n'oſois m'oppoſer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main ſur ma gorge, je le repouſſai avec une ſurpriſe & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux inſtruite que lui des loix de l'honnêteté.

* Prince du Sang : il falloit une permiſſion de l'Inca pour porter de l'or ſur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plûtôt dit quelques paroles au jeune *Sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main ſur ſon épaule, fit des ris ſi violens, que ſa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débaraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton ſi froid, que la gayeté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna ſans répliquer & ne revint plus.

O, mon cher Aza, que les mœurs de ces pays me rendent reſpectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue &

les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vûe, cheres délices de mon ame, & je le penſerai toute ma vie. Toi ſeul réunis toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſentimens de tendreſſe & d'admiration qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.

LETTRE QUINZIÉME.

PLUS je vis avec le *Cacique* & ſa ſœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette Nation : eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les manieres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gayeté de Céline feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere, perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur

égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit ton tributaire.*

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette Contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre-fois ce sont des pierres légeres & d'un éclat surprenant,

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

dont on orne ici preſque toutes les parties du corps ; on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere ; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires

encore, mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſçait n'être dû qu'à ton rang ſuprême? Les reſpects qu'il ma toujours rendus m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il

me traite d'avance en *Mama-Ocella* *.

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame*, c'eſt le nom de la mere de Déterville, ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me trai-

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

ter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe en découvrir la cauſe; & par une oppoſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable; la contrainte regne par tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre; c'eſt le ſeul tems où nous jouiſſons en paix du plaiſir de nous voir. Et

quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.

LETTRE SEIZIÉME.

IL me reſte ſi peu *de Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie, rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux

uſages de cette Nation ſinguliere pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger? On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode dont on ſe ſert ici pour donner une ſorte

d'exiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *Papier*; ces figures ont des noms, ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre; cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois

qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza ! Auſſi ne trouvai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule, afin de m'y livrer ſans relache ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bien-tôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe peignent le viſage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois

qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais en général je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît son caractere dominant.

Si les démonstrations de zèle & d'empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la societé, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres, cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage, si le penchant à la joie,

que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des ſpectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus; * avec cette différence que ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célébre que les inſenſés & les méchans. Ceux qui les repréſentent, crient & s'agitent comme des

* Les Incas faiſoient repréſenter des eſpéces de Comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

furieux ; j'en ai vû un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils perſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont pas beſoin des paroles dont ils ſont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs ſemblables ?

Mais, peut-être a-t'on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu ; cette penſée me vient ſans la chercher,

ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette Nation! La nôtre plus favoriſée de la nature, chérit le bien pas ſes propres attraits; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIÉME.

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractère.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de

de la vie humaine ; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les differentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures leur a

donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire di-

vertiſſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie?

J'en reſſentis moi-même & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée

par un accident qui arriva a Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la tête languiſſamment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaquée d'un

mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir ; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçû ; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais hélas ! je vois

la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds, qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immenſe de l'abſence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignez l'un de l'autre!

LETTRE DIX-HUITIÉME.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza! Le Soleil a fait la moitié de ſon cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faiſois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double abſence m'a paru longue! Quel courage ne m'a-t'il pas fallu pour la ſupporter? Je ne vivois que dans l'avenir, le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des déſirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprêtes de ma tendreſſe.

Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent m'a été funeſte, que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire

ſtruire étoit trompeuſe ! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit, le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton Empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non ſeulement ſous une

domination Etrangere, mais ſi éloignée de ton Empire, que notre Nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t'il pas ce que la ſoif des richeſſes a pû faire? Si tu m'aimes, ſi tu me déſires, ſi tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi, les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter ſeront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIÉME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappellé avec peine à mon ſouvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions de ma ten-

dreſſe ; la vivacité de mes ſentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſe aucune de mes actions ; néanmoins elles ſont depuis longtems ſi peu intéreſſantes, & ſi uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore

l'uſage de ſa langue ; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-

on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur,

& je crois même à la raiſon, du moins leurs diſcours le font-ils penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermés par des morceaux de fer croiſés, aſſez près l'un de l'autre, pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors, c'eſt ce qu'on appelle des Parloirs.

C'eſt à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui

de ſon art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoiqu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du Spectacle, où l'on chante, eſt ſon Amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſurement, elle ne veut

pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain Ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on exige d'elle; ſon courage eſt ſoutenu par des Lettres de ſon

Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes, je l'écoute ſans ennui, je la plains ſans effort, je la conſole avec amitié; & ſi ma tendreſſe réveillée par la peinture de la ſienne, me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage, elle me conteſte

ton eſprit, tes vertus, & juſqu'à ton amour.

Ma *China* même, je ne lui ſçai point d'autre nom, celui-là a paru plaiſant, on le lui a laiſſé, ma *China*, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi, ou ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vêcu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver ma vie, j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer : ſi je n'eſpérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en ſuis certaine; ſans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIÉME.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon eſprit; cependant elles ne ſont guéres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, cauſée par les uſages généraux de cette Nation, ſi différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet Empire, entierement oppoſé à celui du tien, ne peut manquer d'être defectueux. Au lieu que

le *Capa-Inca* eſt obligé de pourvoir à la ſubſiſtance de ſes peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs ſujets; auſſi les crimes & les malheurs viennent-ils preſque tous des beſoins malſatisfaits.

Les malheurs des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur miſere réelle.

Le commun des hommes ne ſoutient ſon état que par ce qu'on appelle commerce, ou induſtrie, la mauvaiſe foi eſt le moindre des crimes qui en réſultent.

Une partie du peuple eſt obligée pour vivre, de s'en rap-

porter à l'humanité des autres, les effets en ſont ſi bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils ſuffiſamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il eſt impoſſible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans poſſéder ce qu'on appelle du bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or, & par une inconſéquence qui bleſſe les lumieres naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette Nation orgueilleuſe ſuivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon

état : ce Souverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſujets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les Loix. Mais hélas ! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire des cruelles réflexions ſur moi-même ! je n'ai ni or, ni terres, ni induſtrie, je fais néceſſairement partie des citoyens

toyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger, quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croiois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour cal-

mer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croiois d'or, n'en ont que la ſuperficie, leur véritable ſubſtance eſt de bois ; de même ce qu'ils appellent politeſſe cache légerement leurs défauts ſous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livre* ;

quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le déſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Je comprens qu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, & que je trou-

verois avec eux toutes les lumieres, tous les ſecours dont j'ai beſoin, mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire; à peine avoit-elle penſé que les Livres fuſſent faits par des hommes, elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime. Hélas! le pourrai-je jamais?

LETTRE VINGT-UNIÉME.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cuſipata*, que l'on nomme ici *Religieux*, inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, ſçavant comme un *Amatas*, il ſçait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de ſa Religion. Son entretien plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goutée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de

la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation, j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'hiſtoire de *Mancocapa*, & du marais *Tiſicaca*; * & la

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

morale en eſt ſi belle que j'aurai écouté le *Cuſipata* avec plus de complaiſance s'il n'eut parlé avec mépris du culte ſacré que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens : mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut poſ-

ſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſçavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auſquels je m'expoſerois ;

m'expoſerois ; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cuſipata* avec les plus vives inſtances de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit ſeulement, que Déterville, par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel, étant dans une grande conſidération, pourroit tout ce qu'il voudroit; & qu'ayant un Oncle tout-puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour, qu'il m'aſſura être prochain,

il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le sçavant homme m'apprit aussi comment le hazard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre

m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines, j'attens le reſte du retour de Déterville; il eſt humain, noble, vertueux, je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi, quel bienfait! Quelle joie! Quel bonheur!

LETTRE VINGT-DEUX.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſçavant *Cuſipata*, mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui, dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des Livres; je commençai

par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne ſçai ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions, mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fût pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, ſi je l'en crois, ces hommes ſans contredit au-deſſus des autres, par la nobleſſe & l'utilité de leur travail, reſtent ſouvent ſans récompenſe & ſont obligés pour l'entretien

de leur vie de vendre leurs penſées, ainſi que le peuple vend pour ſubſiſter les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guères moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction, celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage, mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnemens ſi forts & ſi convainquans, que je ne trouvai

que ma tendreſſe pour toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſérent pas de m'offenſer; je m'efforçai de le convaincre de la vérité, mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſévères; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à

l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours, & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre! Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du bien; d'être fidelle à

ſes engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux que le ſentiment le plus pur a formé. Elle ordonne la reconnoiſſance & ſemble preſcrire l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes Peres, je ſuis criminelle en te conſervant un bien plus précieux que tous les Empires du monde.

On m'approuveroit ſi je récompenſois tes bienfaits par les tréſors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſéde que ma tendreſſe, on veut que je te la raviſſe, il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah

mon cher Aza ! je les trahirois toutes, ſi je ceſſois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs Loix, je le ſerai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étois plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a été bientôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre quand on vint myſtérieuſement l'appeller, il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus : Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir, je lui dois de l'eſtime & de l'amitié; ces ſentimens ſont preſque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins, ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore François lorſque Déterville partit; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre? combien d'éclairciſſemens à lui demander, combien de reconnoiſſances à lui témoigner? Je voulois tout dire à la fois, je

disois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems-là que la triſteſſe qu'en entrant j'avois remarquée ſur le viſage de Déterville, ſe diſſipoit & faiſoit place à la joie: je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout! cependant ma ſincerité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même tems que j'étois entrée, peut-être ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles, paroiſſoit ſe plaire à les entendre ſans ſonger à m'interrompre : je ne ſçais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui demander des inſtructions ſur mon voyage, & lui en expliquer le motif; mais les expreſſions me manquerent, je les cherchois; il profita d'un moment de ſilence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue, A quel ſentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaiſir que je vois auſſi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos diſcours ? Suis-je le plus heureux des hommes au

moment même où ma ſœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre? Je ne ſçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner; mais je ſuis bien aſſurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t'il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point!

Ah, Déterville! comment votre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même ſi je croiois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il ſembloit à

l'avidité de ſes regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez? ne vous trompez-vous pas vous-même? votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir dont je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pû me faire entendre par des

des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, répliqua-t'il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas assez bien le François pour détruire mes justes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le sçais. Mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables *Je vous aime.* Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que

l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous ; ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'eſt ce que vous appellez l'amour . . . . . Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur, j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a

pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t'il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je? vous n'êtes point de ma Nation; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le hazard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t'il, pour m'attacher

à vous juſqu'à la mort ? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y déſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager ; j'ai vêcu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vûe ; votre beauté me frappa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légère que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractère ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſçavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration ?

Que ne m'en a-t'il pas couté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation. Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai ; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur ſincère

dont je le voyois accablé, hélas! quel ſacrifice! Je ne ſçais ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive? Que faut-il faire? lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort: je ne ſçais, ajoutai-je, ſi vos Loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere, mais nos uſages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres, la vérité m'eſt chère, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t'il ! Ah Zilia ! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t'il après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les

moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, avec un sang froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre Amant, vous serez satisfaite à cet égard; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent

pêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire ſçavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah! c'en eſt trop, s'écria-t'il, en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible. Je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts

eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore; j'étois demeurée debout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abîmée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa

douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pû lui dire? mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer; je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles auſquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt finie, & les caracteres n'en ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre, tu ne ſçais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſçauras-tu jamais !

LETTRE VINGT-QUATRE.

JE pourrois encore appeller une abſence le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la *fiévre*. Si, comme je le crois, elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi, elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux; la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrarieté & de peine de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas

insensible aux événemens qui changent leurs destinées.

La mere de Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti son caractère, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espére que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir & matin; ses Lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que quoique Céline affecte, en me les lisant,

de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément ſon véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient lûes ; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour

moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auſquelles je dois la vie; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime!

LETTRE VINGT-CINQ.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza! j'ai reſiſté long-tems aux preſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir. A la vûe du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite, je me répentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en

droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t'il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleurs. Eſt-ce trop exiger, qu'un moment de votre vûe, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais? Et ſans me donner le tems de répondre, Voici, continua-t'il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens, quel eſt l'excès de mon amour, & tout de ſuite il me fit la

lecture de cette Lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre ſans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré!

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier? Je ne pouvois en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois

j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ſes peines; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embaraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien, je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux

perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais..... Quoi! Zilia, s'écria-t'il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir; non, vous ne partirez point, continua-t'il avec emportement, n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe, vous déchirez ſans pitié un cœur perdu d'amour.

Zilia, cruelle Zilia, voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur!

C'eſt vous, lui dis-je, effrayée de ſa réſolution, c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laiſſez-moi chérir votre nom, le porter

ter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſçais comment je prononçai ces paroles, mais Déterville fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation; de mon côté je n'oſois l'interrompre : nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole & me dit avec une eſpéce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice, mais renonce-t'on de ſang froid à la vûe de tant de charmes! Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô ciel! Mes triſtes jours s'écou-

leront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort .... N'en parlons plus, ajouta-t'il en s'interrompant; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer de moi-même, je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza, ſentir tout ſon bonheur! En même-tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien-aiſe qu'il ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant

de peines, de s'abandonner à la joie ! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſemens. Je ne t'écrivis point, une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellée ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à la précieuſe Lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendreſſe ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ;

que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle ? Exige-t'elle que tu renonce à ma tendreſſe, comme celle de France voudroit que je renonçaſſe à la tienne ; non tu l'aurois rejettée.

Quoiqu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes Loix ; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglement tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ! bien-tôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevûe que Déterville m'avoit aſſignée ; quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plûtôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que quoiqu'il m'ait

généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre, le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidée en ſecret, ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des piéces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſçavoir ſi c'étoit par obligation, ou par

ſimple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos *. Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéreſſé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ! Je ne le puis, mon cher Aza, cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le

* Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les Voyageurs ſans aucuns frais.

plaiſir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, avec une généroſité qui me pénétre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſé, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs,

plaiſirs, que je n'y avois pas apperçues.

Pluſieurs circonſtances, qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglement le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais: la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir

la ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la ſincerité en ſoit bannie; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume; tes vertus & tes ſentimens ne ſeront eſtimés que de Déterville & de moi; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes Lettres; il m'a

assurée que tu trouverois des Interprêtes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes Lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPT.

DEPUIS que je ſçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon amant tous les jours, ſon mariage n'eſt retardé que par les aprêts

qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpéces; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans

la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai,

c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que ſelon vos Loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez-donc que je n'en aye plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus moderé, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne, vous m'avez appris à penſer autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée

de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié, nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe, il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance : l'uſage dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc? lui ai-je dit. Oui, m'a-t'elle répondu en ſouſriant, mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gayeté s'eſt rétablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au Parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autre, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la Maiſon Religieuſe, pour demeurer dans la ſienne quand elle ſera mariée ; mais ſi j'en ſuis crue . . . . . Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma Lettre fut-elle hier interrompue ? hé-

las! je croiois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas, j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient; ils les poſerent à terre & ſe retirerent; je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en ſecret, lorſque Céline me dit, en me préſentant des clefs: ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher, c'eſt de la part d'Aza. Je

le crus. A ton nom eſt-il rien qui puiſſe arrêter mon empreſſement. J'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vûe pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos Autels; je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline; elle me tira de mon yvreſſe, en me donnant une Lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes tranſports redoublerent ; mais quoique je la déchifraſſe avec peine, je connus bien-tôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

» Ces tréſors ſont à vous,
» belle Zilia, puiſque je les ai
» trouvés ſur le Vaiſſeau qui
» vous portoit. Quelques diſ-
» cuſſions arrivées entre les
» gens de l'Equipage m'ont
» empêché juſqu'ici d'en diſ-
» poſer librement. Je voulois
» vous les préſenter moi-mê-
» me, mais les inquiétudes que
» vous avez témoignées ce ma-
» tin à ma ſœur, ne me laiſ-
» ſent plus le choix du mo-
» ment. Je ne ſçaurois trop
» tôt diſſiper vos craintes, je
» préférerai toute ma vie votre
» ſatisfaction à la mienne.

Je l'avoue en rougiſſant,

mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lévres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville; mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

* Boiſſon des Indiens.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe ; rappellez votre équité ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eut dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne

dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuſes contrées; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poiſſons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des nations vaincues *

* Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples par

par tes ancêtres, & une petite Statue * qui repréſentoit une Vierge du Soleil, j'y joignis un Tigre, un Lion & d'autres Animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en ſouriant, ſans une Lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſor-

qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'Inca *Huayna* conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſtoire des Incas Tom.* 1. *pag.* 350.

* Les Incas ornoient leurs maiſons de Statues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

tie, je distribuai des petits présens à sa *China*, & à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or* que l'on conconservoit dans le Temple pour le jour des visites du *Capa-Inca* ton auguste Pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur & la majesté de

* Les Incas ne s'assoyent que sur des siéges d'or massif.

ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi. Les deux Palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, * des oiſeaux ré-

* On a déja dit que les jardins du Temple & ceux des Maiſons Royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Peruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

pandus avec ſimétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée. Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

Fin de la premiere Partie.